
L'EXPÉDITION D'A. MARTINEZ DE ANGULO

CONTRE TLEMCCEN

(JUIN-JUILLET 1535)

L'épisode dont il est question dans cette note semble avoir été jusqu'ici assez mal compris. Voici, en effet, la version courante : le comte d'Alcaudete, gouverneur d'Oran, ayant fourni à un des deux compétiteurs au trône de Tlemccen un corps auxiliaire d'Espagnols, ceux-ci, battus à deux reprises, à Tifida et au Chabet-el-Lham, auraient été presque entièrement anéantis ; en particulier, leur dernière défaite aurait été si meurtrière que le lieu de l'engagement en aurait pris le nom sinistre qu'il porte encore de *Défilé de la chair*. Ayant eu occasion de parcourir quelques documents relatifs à cette affaire, nous avons été surpris de voir qu'ils ne parlaient aucunement de cette rencontre sanglante du Chabet-el-Lham ; en même temps, nous avons constaté que l'échec des Espagnols, grave assurément, fut loin cependant d'être le désastre complet qu'y ont vu certains historiens ; ses conséquences surtout, qui furent à peu près nulles, nous ont paru avoir été exagérées d'une singulière façon. On en jugera par le récit qui va suivre, qui n'est autre chose qu'un décalque scrupuleux des textes consultés.

Ces textes sont de deux sortes. Les uns appartiennent à des chroniques composées assez postérieurement à l'événement ; tels les récits de Marmol (1) et de

(1) *Descripcion general de Affrica...*, por el veedor Luys del Marmol Caravajal, Granada, Rabut, 1573, 4°, 3 vol., au tome II, fol. 184 v°

Suarez (1). Les autres doivent être cherchés dans la correspondance malheureusement incomplète du gouverneur d'Oran; ils ont naturellement une tout autre valeur que les précédents. M. de la Primaudaie en a donné dans cette *Revue* des traductions faites sur les originaux et les copies conservés aux Archives du Gouvernement général (2). Nous-mêmes, grâce à l'obligeance du bibliothécaire-archiviste, M. Pierron, avons eu ces pièces à notre disposition; c'est à elles, et non à la publication La Primaudaie, que se réfèrent toutes les citations ci-dessous.

Il serait hors de propos d'exposer ici la situation des établissements espagnols vers 1535; pas davantage il ne serait du sujet de présenter le Capitaine général d'alors, Martin Hernandez de Cordova, premier comte d'Alcaudete et chef de la maison de Montemayor. Là-dessus, nous renvoyons aux ouvrages généraux bien connus des lecteurs de la *Revue*, l'*Histoire d'Oran* de M. Fey, ou mieux l'*Histoire d'Alger sous la domination turque* de M. H.-D. de Grammont. Nous croyons seulement devoir rappeler que le comte d'Alcaudete, nommé Capitaine général en juin 1534, ne passa en Afrique que près d'un an plus tard, au temps même où Charles-Quint s'embarquait pour l'expédition de Tunis.

A peine installé à Oran, le nouveau gouverneur eut à prendre des résolutions importantes. Une grosse affaire était en train en effet. Depuis de longs mois, la discorde régnait à Tlemcen entre les derniers représentants de la dynastie zianide. A la mort du roi rétabli sur le

et 185^o et v^o. — Cet auteur rapporte l'affaire à l'année 1541. La plupart des auteurs postérieurs l'ont suivi, sauf M. de Grammont, auquel les textes publiés par M. de la Primaudaie ont permis de donner à ce fait sa date exacte.

(1) *Historia del maestro ultimo que fué de Montesa...*, por Diego Suarez, publ. par M. Guillen Robles, pour la société des *Bibliófilos espanoles*, tome I, Madrid, Tello, 1889, 8^o, à la page 98.

(2) Années 1875 et 1876, tomes XIX et XX, *passim*.

trône par les Espagnols en 1518, Bou-Hammou, son frère Abd-Allah lui avait succédé sans difficulté. Mais, lorsqu'il était mort à son tour après quelques années de règne, vers 1533, son héritage avait été l'objet des compétitions les plus vives. Grâce aux Turcs d'Alger, son fils cadet Muley-Mohammed (1) avait fini par l'emporter; à la tête d'un détachement des janissaires de Kheireddin, il avait occupé Tlemcen et s'y maintenait appuyé sur ces redoutables auxiliaires (2). D'autre part, le fils aîné, un autre Abd-Allah, avait vu son grand-père maternel, un certain Ben-Rendouan, caïd de la puissante tribu des Beni-Amer (3), prendre en main ses intérêts. Ayant à combattre un protégé des Turcs, celui-ci avait naturellement demandé secours aux Espagnols. Des négociations s'étaient alors engagées, et, vers septembre 1534, elles étaient en bonne voie; une lettre de cette date nous apprend que Ben-Rendouan n'attendait qu'un sauf-conduit régulier de l'Empereur pour se rendre à Oran (4). Lorsqu'arriva le comte d'Alcaudete, il n'y avait plus qu'à conclure. Aussi le voit-on traiter presque aussitôt avec le caïd des Beni-Amer, stipulant au nom de son petit-fils. Il y était d'ailleurs formellement autorisé par son gouvernement (5).

(1) Marmol l'appelle Hamete Buzeyen, d'où on avait inféré qu'il se nommait Ahmed. Les documents du Gouvernement général le font connaître comme « Mulci Mahamet, Muley Mahamete », et M. de Grammont lui a restitué en conséquence son nom de Muley-Mohammed.

(2) Cf. lettre de D. I. de Vallejo Pacheco à l'Empereur, 13 mars 1534, au Gouv. général, 2^e liasse, n^o 14 A, et *Revue africaine*, XIX, 272.

(3) Tribu arabe de la race hilalienne des Zoghba, qui occupait tout le pays du Tessala (au N. de Bel-Abbès) jusqu'aux montagnes qui dominant Oran, d'un côté, et à celles des environs de Tlemcen, de l'autre. Cf. I. Khaldoun, *Hist. des Berbers*, trad. Slane, I, pp. 101 et s.

(4) Lettre du corrégidor Melgarejo à Charles-Quint, 11 septembre 1534, *ut sup.*, 3^e liasse, n^o 26, et p. 286.

(5) Arg. de sa lettre du 12 juillet à l'Impératrice, *ut sup.*, n^o 17 A et p. 485.

Aux termes de la convention intervenue entre le Capitaine général et Ben-Rendouan, Abd-Allah fut reconnu roi de Tlemcen, à condition de s'avouer vassal de la couronne d'Espagne, comme l'avait fait en 1518 son prédécesseur Bou-Hammou, et sous les mêmes obligations. Ben-Rendouan tenait déjà la campagne avec une petite armée d'indigènes partisans de son petit-fils (1). En outre, il croyait pouvoir compter sur des défections dans le camp de Muley-Mohammed, abhorré des Tlemcéniens à cause des excès de ses Turcs, de ses débauches et de sa rapacité (2). Tout spécialement, il faisait état des amis et des clients du mechouar Almanzor, caïd des Beni-Rached (3), brutalement disgracié par l'usurpateur en septembre 1534 (4). Ajoutons que, pour corroborer ces espérances et ces promesses, lui et les cheiks de son parti offraient des otages ; vingt et un jeunes indigènes, fils des plus marquants d'entre eux, furent con-

(1) Marmol ne l'évalue qu'à quatre cents cavaliers. *Loc. cit.*

(2) Cf. lettres des 26 avril, 24 mai et 11 septembre 1534, *ut sup.*, 2^e liasse, nos 14 B, 7, 3^e liasse, n^o 26, et pp. 275, 280, 286.

(3) Tribu berbère de la souche d'Ouacîn et de race zenatienne ; son territoire s'étendait du Djebel-Amour (mont Rached) jusqu'aux plaines situées au sud du Tessala et au sud de Tlemcen. Cf. I. Khaldoun, *op. cit.*, III, 302, 303, et IV, 1 à 4, Léon l'Africain, éd. française de Lyon, fol., 1556, pp. 248-249, et Marmol, fol. 191 v^o et 192 r^o.

(4) Cet Almanzor avait été le mechouar d'Abd-Allah avant de l'être de Muley-Mohammed. Il avait un frère, Boabdil, qui avait été envoyé comme ambassadeur à la cour d'Espagne et qui n'était pas encore de retour en Afrique à la date ci-dessus indiquée. Voici d'ailleurs le texte de la lettre du 11 septembre qui nous apprend la disgrâce d'Almanzor : « El rey de Tremecen, como escribi otra vez à V. M., tiene preso en carcel escura a cide Almançor, hermano del embajador questa en la corte de V. M., y le tiene tomada toda su hacienda y agora de nuevo ha criado y ha fecho su mezuar al alcayde Muley Mezguin..., tienese por cierto que nunca le sacara de la prision en que esta y que morira en ella ; los parientes deste cide Almançor son muchos y principales en este reyno, y luego que le vieron preso buyeron ; todos dicen que estan juntos con Benrenduan. » *Ut sup.*, 3^e liasse, n^o 26, et p. 286.

duits à Oran et remis aux Espagnols (1). En retour, Alcaudete accorda six cents de ses meilleurs soldats et quatre canons. Les auxiliaires ainsi fournis étaient de vieux vétérans d'Afrique, la moitié provenant de la garnison de la place récemment évacuée d'One (2), le reste tiré d'Oran et de Mers-el-Kebir (3); on estimait que pour la besogne qui leur incombait ces forces seraient plus que suffisantes (4).

Pour chef du détachement fut désigné un des parents du comte, son cousin (*primo*), d'après la suscription des lettres qui lui sont adressées, en réalité plutôt son fils naturel, ainsi que l'indique son nom, Alonso Martinez de Angulo, châtelain d'Alcaudete (5). Peut-être y avait-il là quelque imprudence. Alonso Martinez, s'il était vraiment un bâtard d'Alcaudete, devait être un tout jeune homme, fort désireux de se distinguer pour se mettre au-dessus de la situation un peu fautive que lui créait sa naissance. En outre, venu à Oran avec le nouveau Capitaine général, il ne pouvait encore connaître ni les gens ni les choses d'Afrique. A la présomptueuse témérité de son âge et à la soif impérieuse d'avancement que lui causait son état, se

(1) Arg. de la lettre du 6 juillet, où Alcaudete parle de « XXI hijos de los principales quallaban que les tengo aqui. » *Ul sup.*, 2^e liasse, n^o 17 C et p. 360.

(2) Sur cette évacuation, opérée l'année précédente par le fils aîné du comte, Alonso Hernandez, et le capitaine général des galères, Alvaro de Bazan, cf. Marmol, fol. 174 v^o, et Suarez, p. 97.

(3) Suarez, p. 98. Cet auteur dit 700 soldats, et ne parle pas de canons; c'est la lettre du 12 juillet qui nous renseigne sur les canons, et c'est celle du 3 septembre qui fournit le chiffre de 600, d'ailleurs déjà indiqué, ainsi que les canons, par Marmol, fol. 185 r^o.

(4) Arg. de la lettre du 12 juillet : « La gente que se le dio hera tan buena que, para lo que se tenia por cierto que avian de hazer, sobraba. »

(5) On se rappelle que le comte s'appelait Martin. D'autre part, Alonso était un nom de baptême qui alternait avec celui de Martin dans la maison de Montemayor.

joignait sans nul doute une complète inexpérience. Suarez, au surplus systématiquement hostile au comte d'Alcaudete et aux siens, apprécie sévèrement sa conduite et son attitude au cours de l'expédition ; il lui reproche d'avoir été inhabile, d'avoir manqué de prudence, enfin d'avoir montré une arrogance insupportable (1). Du récit de Marmol, plus modéré dans son jugement, il semble ressortir que ces dures critiques n'étaient pas absolument imméritées (2). Mais il convient de reconnaître qu'Alcaudete n'en saurait être tenu pour entièrement responsable. D'abord, à côté de son favori, il avait placé d'anciens officiers d'Afrique et il pouvait espérer que leurs avis seraient écoutés. Puis, personne autour de lui ne vit autrement qu'il ne le fit les difficultés de l'entreprise ; tout le monde à Oran croyait à une simple promenade militaire, agrémentée de fructueuses razzias. « Nous tous », lit-on dans la lettre du 12 juillet, « qui en jugions par ce qu'on voyait et savait ici, estimions l'expédition si sûre qu'il fallut, pour empêcher que la ville restât dégarnie, publier à cri public que, sous peine de la vie, nul ne s'y joignît outre les hommes désignés à cet effet ; et malgré cette précaution, plusieurs s'y sont joints (3).

Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut été rallié par les Espagnols, Ben-Rendouan se porta hardiment sur Tlemcen (4). Par cette pointe résolue, il pensait encourager les partisans d'Abd-Allah à se déclarer, et forcer la défection de ceux de Muley-Ahmed. A l'entendre, si les con-

(1) « Su mal gobierno y poca prudencia y grande arrogancia. » P. 98.

(2) Cf. fol. 185 r^o et v^o, *passim*.

(3) « Haze me sintillo mas tener la jornada por tan cierta todos los que lo juzgavamos por lo que aca veiamos y saviamos que, para que la ciudad no quedase sola, tube nescesidad de hazer pregonar que so pena de la vida ninguno fuese sino los questavan sinalados ; y aun con esta diligencia se fueron algunos. »

(4) « Caminaron la buelta de Tremecen », dit Marmol, *loc. cit.*

tingents des tribus de son sôf ne l'avaient pas encore rejoint, c'était avec son autorisation expresse ; ils n'attendaient qu'un mot de lui pour accourir dans son camp (1). Quant aux gens de Tlemcen, il exhibait des lettres qui lui promettaient un soulèvement de la ville en faveur de son petit fils (2). Malheureusement, déclarations et défections se firent attendre ; on ne rencontra pas de résistance, mais on ne vit se prononcer que peu d'indigènes. La cause en doit être rapportée à une volte-face de Muley-Mohammed. Il avait rendu toute sa faveur au caïd Almanzor, qui était sorti de prison pour reprendre son rang de mechouar. C'était un coup de maître. Almanzor et sa tribu des Beni-Rached, trop heureux de guerroyer contre les Beni-Amer, qu'ils détestaient héréditairement, étaient devenus les plus fermes soutiens du trône de Muley-Mohammed. Grâce aux diligences du mechouar, tous les douars déjà chancelants dans leur fidélité étaient restés dans le devoir. Aussi, la petite armée constituée par les Espagnols et les goums attachés à la personne de Ben-Rendouan put arriver sur l'Oued-Mekerra (3), à plus de cinquante kilomètres

(1) Arg. de la lettre du 12 juillet : « Los alaraves de quien Ben Rreduan tenia mas confianza y que por esta causa los avia dexado estar alla sin juntallos consigo. »

(2) Arg. de la lettre du 6 juillet : « No san osado declarar los de Tremeccu por Ben Rreduan, como yo se que se lo avian scripto que lo harian... »

(3) Le « rio Zis » d'après Marmol, dont le texte pourrait donner lieu ici à une méprise, car il parle en même temps des « campos de Ciret », terme sous lequel il entend évidemment désigner les plaines de l'Habra-Sig-Makta. Mais il est inadmissible qu'une marche sur Tlemcen, c'est-à-dire au S.-O. d'Oran, ait commencé dans la direction de ces plaines, situées à l'E. de cette dernière place. En réalité, il n'est question des « campos de Ciret » que pour déterminer le « rio Zis », qui, ainsi que tous les cours d'eaux des pays barbaresques, portait plusieurs noms. Marmol veut simplement dire qu'on était sur cette rivière qui, sous le nom de « rio Zis », traverse plus bas les « campos de Ciret ». Quant au point de l'Oued-Mekerra sur lequel étaient arrivés les Espagnols, ce devait être tout au

d'Oran, sans provoquer aucun mouvement contre Muley-Mohammed.

Cette tranquillité du pays ne fut pas sans émouvoir les vieux routiers d'Afrique mis sous les ordres d'Alonso Martinez. Ils crurent à une trahison du caïd des Beni-Amer (1), et conseillèrent nettement à leur chef de faire retraite. Mais au mot de retraite, Martinez s'emporta ; il s'écria que « la maison d'Alcaudete ne savait pas reculer ». La marche en avant fut donc continuée.

La facilité avec laquelle s'effectuèrent les étapes suivantes sembla justifier la chevaleresque résolution du capitaine espagnol. On se porta d'abord sur l'Oued-Senan. Lorsqu'on fut arrivé vers l'emplacement de la moderne Aïn-Temouchent, le Casr-ibn-Sinan d'El-Bekri, on s'y retrancha sommairement et on y passa la nuit. On était sur la route très fréquentée, déjà décrite dans El-Bekri (2), de Kairouan à Tlemcen et à Fez. Aussi peu inquiétés que la veille et les jours précédents, les Espagnols et leurs alliés la suivirent le lendemain pendant plus de trente kilomètres, et arrivèrent le soir sur l'Oued-Isser, en vue des ruines de Tifida (aujourd'hui Pont-de-l'Isser). Ils n'étaient plus qu'à une marche de Tlemcen, dont ils avaient pu apercevoir les minarets et les remparts des hauteurs d'Aïn-Tekbalet, à quelques kilomètres en deçà de l'Isser. Là les attendait le mechouar Almanzor. D'après Marmol, c'était conformé-

sud d'Oran, aux environs de Bel-Abbès ou des Trembles. De là, on put se rabattre sur l'Oued-Senan par la route qu'indique El-Bekri (trad. Slane, pp. 184-185), de Casr-ibn-Sinan à l'ekkan. L'étape était un peu forte, une soixantaine de kilomètres environ, mais on sait que les troupes espagnoles d'Afrique avaient l'habitude de faire des marches énormes. D'ailleurs, Marmol ne dit pas en termes formels qu'on alla d'une seule traite du Zis au Senan ; peut-être faut-il compter deux journées, ou bien une étape de nuit doublée d'une étape de jour, ce qui était d'une pratique commune dans les expéditions des Espagnols d'Oran.

(1) « Avia algun trato doble entre los Moros. » Marmol, *loc. cit.*

(2) Cf. trad. Slane, pp. 315 et suiv., en particulier 318 et 319.

ment à ses instructions formelles que les envahisseurs n'avaient jusqu'alors rencontré aucune résistance ; il voulait les laisser s'engager à fond pour les attaquer au cœur du pays, à une distance énorme de leur base d'opérations. Il y a peut-être du vrai dans cette assertion, mais la temporisation du mechouar était aussi commandée par un autre motif, l'impossibilité où il avait été de réunir des forces suffisantes. On ne saurait douter qu'à cette date du 30 juin, il n'eut que fort peu d'hommes sous la main ; son attitude dans les premiers engagements le prouve surabondamment.

Une escarmouche eut lieu dans la soirée même du mercredi 30 juin, sans doute au moment où les troupes de Ben-Rendouan et d'A. Martinez débouchaient sur la rivière. Des Beni-Rached, soutenus par des contingents d'autres tribus et des mousquetaires tlemceniens, passèrent l'Isser et assaillirent les Espagnols et les Beni-Amer. Mais l'affaire fut de courte durée ; après avoir perdu six cavaliers, deux abattus par les canons et quatre tués par les mousquetaires oranais ou par les goumiers de Ben-Rendouan, les soldats du mechouar se replièrent sur leur camp, qui était installé sur la rive gauche de l'oued, dans les ruines de Tifida. Almanzor les y reçut avec des bravades : « Je tiendrai à Tifida, » leur dit-il, « tant que ma tête tiendra sur mes épaules. » Quant aux vainqueurs, ils ne poussèrent pas leur succès, et s'établirent pour la nuit sur la rive droite (1).

Le jeudi au matin, A. Martinez et Ben-Rendouan franchirent l'Isser, repoussèrent sans difficulté les troupes peu nombreuses qui leur furent opposées, auxquelles ils enlevèrent quatre hommes, et allèrent asseoir leur camp au delà d'une source qui jaillissait de terre un peu plus haut que les ruines occupées par les enne-

(1) Lettre sans date de Ben-Rendouan à Alcaudete, Gouvernement général, 1^{re} liasse, n^o 18, et *Rev. afr.*, XIX, 358.

mis (1). Cette manœuvre avait sans doute pour but de priver d'eau ces derniers. Almanzor ne fit, on doit le croire, aucun effort sérieux pour l'empêcher. C'est qu'il attendait des renforts de Tlemcen, qui lui arrivèrent le lendemain seulement, vendredi 2 juillet. Il attaqua aussitôt, mais sans aucun avantage. Ses hommes furent accueillis avec tant de vigueur par les mousquetaires espagnols, qui en tuèrent sept, parmi lesquels le fils d'un cheik, qu'ils regagnèrent précipitamment le camp de Tifida.

Cette victoire eut pu être décisive. Si on avait poursuivi les fuyards, on aurait enlevé le camp, et la ville de Tlemcen ainsi découverte était gagnée. Un millier de cavaliers des Beni-Rached en effet, voilà tout ce dont disposait le mechouar, car il ne pouvait compter sur les Tlemcéniens qui n'attendaient qu'un prétexte pour se prononcer contre Muley-Mohammed. Ce jour-là, le péril parut si pressant à ce prince qu'il se prépara en hâte à quitter sa capitale; ses chevaux furent tenus harnachés et les femmes de son harem, ainsi que ses trésors, chargées sur des chameaux; au moindre mouvement offensif des Espagnols et des Beni-Amer, toute la smala royale aurait pris la fuite (2). Malheureusement, on n'osa pas risquer l'aventure; après avoir repoussé l'ennemi, on reprit les positions de la veille. Tout ce qu'on fit fut d'engager des négociations dans lesquelles on perdit la journée du vendredi et celle du samedi. Ben-Rendouan était plein de confiance: « Ils sont si bien vaincus », mandait-il à Alcaudete, « qu'avec l'aide de Dieu et de votre Seigneurie nous serons bientôt à Tlemcen; la plupart de leurs soldats les abandonnent, alléchés par

(1) « Pasamos la fuente de la dicha Tefida ques encima delugar adelante dedonde estaba su real, y ellos se retrujeron atras. » Let. cit. de Ben-Rendouan.

(2) Cf. let. du 3 septembre à Charles-Quint, Gouvernement général, 2^e liasse, n^o 17 D, et *Rev. af.*, XX, 236.

les cadeaux que nous leur promettons. » Il se louait fort des Espagnols et en particulier de leur chef : « Le capitaine Angulo », écrivait-il, « est d'une valeur si brillante que je ne saurais demander mieux et chacun des chrétiens que V. S. m'a donnés vaut cent hommes (1). »

Les pourparlers acceptés par les hommes du mechouar n'étaient qu'une ruse de celui-ci ; il les connaissait et les inspirait, afin de préparer une trahison. Pour mieux tromper le caïd des Beni-Amer et A. Martinez, quelques Beni-Rached désertèrent effectivement et combattirent de bon cœur leurs anciens compagnons d'armes qui se gardèrent de les ménager. Comment douter de leur sincérité après une telle épreuve ?

Le dimanche, un gros de deux cents cavaliers transfuges se présenta et offrit ses services. Sans méfiance, on les laissa pénétrer dans le camp. A peine y furent-ils qu'ils chargèrent furieusement leurs trop crédules adversaires. Pris au dépourvu et en dépit du secours que leur prêtèrent les chrétiens, les goums de Ben-Rendouan ne repoussèrent cette attaque qu'au prix de pertes sensibles (2). A la nuit, convaincus un peu tard que les défections tant espérées ne se produiraient pas, ni du côté des gens des tribus, ni du côté de ceux de Tlemcen (3), Ben-Rendouan et A. Martinez ordonnèrent la retraite ; les quatre canons des Espagnols auraient entravé la marche de la colonne ; on les abandonna après les avoir brisés. Naturellement, l'ennemi enhardi, et qui était devenu depuis le matin très supérieur en nombre, profita du désarroi inséparable d'une opération de ce genre. Vivement attaqués, les Espagnols et leurs alliés indigènes furent bientôt

(1) Let. sans date déjà citée.

(2) Let. du 6 juillet déjà citée.

(3) Il paraît que, pour empêcher les Tlemceniens de se soulever, on avait répandu le bruit que le chérif de Fez s'avancait avec une armée pour soutenir Muley-Mohammed. Cf. let. du 6 juillet.

dans le plus complet désordre. Ben-Rendouan s'enfuit avec son petit-fils ; ses contingents se dispersèrent et beaucoup de chrétiens suivirent leur exemple. Bref, A. Martinez, voyant ses forces réduites à une poignée d'hommes, crut sage de revenir au campement abandonné quelques instants auparavant (1). C'était un ancien enclos en assez médiocre état, mais où ses soldats se virent à couvert des charges de cavalerie. De là, il expédia un juif, sans doute son interprète, au mechouar, pour lui demander qu'il le laissât regagner Oran. Mais pendant ce temps des nuées d'indigènes assaillaient de toutes parts les faibles défenses de l'enclos, qui furent emportées de vive force en dépit de la résistance désespérée des Espagnols.

Au dire de Marmol, il s'ensuivit un affreux massacre : la compagnie du capitaine Balboa, plutôt que de mettre bas les armes, se laissa exterminer jusqu'au dernier homme ; seuls épargnés, A. Martinez et treize chrétiens avec lui furent emmenés prisonniers à Tlemcen ; avec vingt autres soldats, évadés de l'enclos avant l'assaut suprême, c'aurait été, rapporte l'historien, tout ce qui survécut des six cents vétérans donnés par Alcaudete à son lieutenant.

La vérité est qu'il faut rabattre de ces exagérations. Le désastre fut sensiblement moins grave. D'abord,

(1) Nous donnons le texte espagnol qui est important : « Visto que de Tremescen no se le venia nadie de la gente quesperava... acordaron de retirarse al domingo en la noche que fueron 4 del presente, y el rrei con ellos y parte de los alaraves ; y, para poder caminar mas librement, acordaron de dexar las 4 pieças de campo que llevavan y rreventallas. Y hecho esto ancomençando a caminar dizen que cargaron sobre ellos los enemigos ; y el rrei y sus alaraves huyeron y harta parte de los cristianos ; a cuiã causa el allide de Alcaudete, con lo que le quedaron, que heran pocos, viendo que no podia salvarse caminando, dizen que se boluio a lo fuerte dondestava con determinacion de morir alli peleando o de hazer su partido lo mejor que pudiese. » Lettre du 12 juillet 1535 à l'Impératrice, *ut sup.*

ce ne furent pas quatorze chrétiens qu'on fit prisonniers, mais soixante-dix au moins, car c'est ce nombre que le roi de Tlemcen avoue retenir encore, deux mois plus tard (1). Puis, il est certain qu'une bonne partie des Espagnols — *harta parte*, dit Alcaudete, plus de la moitié assurément, car les autres sont qualifiés *pocos*, — prit la fuite au cours du combat qui détermina le retour au camp. De ceux-ci, beaucoup, la plupart à n'en pas douter, réussirent à rallier Oran sains et saufs. Dès le 12 juillet, Alcaudete écrit qu'il en est arrivé un grand nombre, *hartos*, et qu'il en arrive tous les jours, sans compter que les indigènes en ont pris pas mal (2). Pour ces derniers, c'était la vie assurée et souvent une prompte délivrance. Ils constituaient des gages trop précieux pour qu'on s'avisât de les perdre : aux uns, ils devaient permettre de racheter par échange leurs proches ou leurs amis, détenus à Oran comme otages ou comme prisonniers ; d'autres y voyaient une occasion unique de faire leur cour au Capitaine général. Aussi se disputait-on les chrétiens égarés sur la route d'Oran. « Les indigènes qui ont ici des otages », écrit Alcaudete, « recherchent tous ceux (de nos hommes) qui sont hors de Tlemcen et disent qu'ils les ramèneront. » Et plus loin, voici un trait caractéristique : « Aujourd'hui, deux cheiks m'ont amené quatre chrétiens, deux qu'ils avaient achetés et deux qu'ils avaient enlevés à d'autres indigènes ; les chrétiens affirment que ces cheiks ont tué pour cela les cinq indigènes qui les retenaient (3). »

Il n'est pas jusqu'à l'assaut de l'enclos et à la boucherie racontée par Marmol qu'il faille accepter autrement que sous bénéfice d'inventaire. Le gouverneur

(1) Projet de traité, envoyé le 5 septembre par le Roi. Gouv. général, 1^{re} liasse, n° 19, et *Rev. afr.*, XX, 241.

(2) « De los que huieron an llegado aqui hartos ; a cada dia vienen y alguna parte dellos an cautivado los alaraves. » *Let. cit.*

(3) *Let. cit.* du 12 juillet.

d'Oran ne semble rien avoir appris de pareil. Il dit simplement : « De ceux qui sont restés avec le châtelain d'Alcaudete nous ne savons rien sinon qu'au rapport des indigènes ils se sont rendus et ont été conduits à Tlemcen » (1). Faisons observer en outre qu'un tel massacre, autorisé, prétend Marmol, par le mechouar, serait en complet désaccord avec la conduite que tint ce personnage aussitôt après l'affaire. Ajoutons enfin que, jusqu'au moment où se prononça la déroute, les pertes des chrétiens avaient été insignifiantes, — quatre morts et trente blessés, — tandis que celles de leurs adversaires furent énormes, — six à sept cents hommes tués dans les premiers combats et plus de deux mille au total (2).

Toutes ces réserves faites, l'importance de la défaite subie par les Espagnols s'atténue dans une large mesure. Il y eut incontestablement un échec appréciable, il n'y eut pas un désastre sans remède où fut anéanti un corps expéditionnaire entier ainsi que le raconte Marmol et que l'affirme Suarez. Fait à retenir, la valeur défensive d'Oran et de Mers-el-Kébir n'en reçut aucune atteinte; la sécurité de ces places resta si complète qu'au 12 juillet, sous le coup même des mauvaises nouvelles reçues de Tifida, Alcaudete jugea inutile d'y conserver plus de soldats que l'effectif ordinaire des garnisons. Il fit embarquer pour la métropole plus de trois cents hommes qu'il avait au delà de cet effectif (3).

Cette confiance était pleinement justifiée. Les places espagnoles n'avaient pas à craindre d'attaques de la part des vainqueurs de Tifida. Qu'on lise plutôt la lettre expédiée au lendemain de cet événement par le mechouar Almanzor à son frère Boabdil, alors retenu à Oran. « Je vous fais savoir, » y voyons-nous, « que Dieu

(1) Même lettre.

(2) Cf. let. cit. des 6 et 12 juillet.

(3) Let. cit. du 12 juillet.

a permis ce que vous aurez appris qu'il s'est passé entre nous et Ben-Rendouan et ses partisans. Il s'est enfui pendant la nuit. Nous n'eussions pas désiré que ceci arrive entre nous et les gens d'Oran; mais Ben-Rendouan les ayant séduits et trompés, il en a été ainsi que l'a voulu Dieu. J'ai grand désir de vous revoir. Je vous prie de me faire connaître vos négociations, et si le Comte désire le bien au nom de Dieu. Comme le dit le proverbe, il n'est telle paix que celle qui suit la guerre. Que Dieu la conduise bien. » (1).

Le ton de ce morceau ne prête pas à l'équivoque. Almanzor s'excuse d'avoir résisté aux Espagnols et offre d'ouvrir sur le champ des pourparlers pacifiques. C'est le 8 juillet au plus tard qu'il tient ce langage, c'est-à-dire à une date où le succès de l'expédition de Tunis n'était rien moins que certain. Tout au plus connaissait-on alors à Tlemcen le débarquement de Charles-Quint et les opérations sans importance qui préparèrent l'investissement de la Goulette. On ne saurait donc voir, dans l'attitude passément humble et comme repentie du mechouar, autre chose que l'expression sincère de ses sentiments véritables et, pourrait-on dire, normaux (2). Après comme avant Tifida, il jugeait les Espagnols gens redoutables qu'il valait mieux avoir avec soi que contre soi.

De son côté, Ben-Rendouan n'avait cessé de communiquer avec le Capitaine général. Il l'avait avisé qu'il s'enfonçait dans le Sud, afin d'y lever l'impôt avant que le bruit de sa défaite y fût parvenu. Cela fait, il comptait revenir au Nord et rentrer en campagne contre les Beni-Rached et leur caïd. Il sollicita même un sauf-conduit

(1) Gouv. général, 2^e liasse, n° 17 B, et *Revue africaine*, XIX, 490.

(2) Alcaudete eut un instant la pensée, en recevant la lettre d'Almanzor, que celui-ci avait eu la nouvelle d'une grande victoire de l'Empereur. Cf. *let. cit.* du 12 juillet. Mais le succès de l'entreprise ne se prononça guère avant le milieu de juillet (prise de la Goulette, 14 juillet).

pour se rendre à Oran et de là en Espagne y supplier l'Impératrice régente de le soutenir; pourvu qu'il tirât vengeance de son rival Almanzor, il ne regarderait pas à dépenser du sien jusqu'à mille doublons et à livrer Tlemcen aux Espagnols, dont il deviendrait le mandataire. Les cheiks restés fidèles à sa fortune, et qui avaient laissé des otages aux mains d'Alcaudete, ne se montraient pas moins animés. Tous juraient qu'après avoir mis en sûreté à Oran leurs femmes et leurs enfants, ils feraient aux Beni-Rached une si rude guerre qu'ils leur enlèveraient assez de monde pour racheter à la fois les chrétiens prisonniers et leurs propres otages (1).

Telle était la situation au milieu de juillet, quelques jours après le fait militaire que l'on s'est accoutumé à considérer comme un revers écrasant. Les deux sôfs qui se divisaient le royaume de Tlemcen, Beni-Amer et Beni-Rached, Abdallah et Muley-Mohammed, se disputaient à l'envi l'alliance de l'Espagne et la faveur du commandant d'Oran. En dépit de la défaite et de la prise d'Angulo, Alcaudete était l'arbitre des partis tlemceniens. Au fond, rien n'était changé; un sôf l'avait emporté sur l'autre et Muley-Mohammed avait réussi à se maintenir sur le trône, voilà tout; quant aux Espagnols, ils restaient en dehors et au-dessus du débat, libres de vendre leur patronage au plus offrant des deux partis enchérisseurs.

Ainsi, une première conclusion s'impose: les conséquences de l'expédition de juin-juillet 1535 doivent être considérées comme négligeables. Une seconde suit également, c'est qu'il n'y eut ni défaite ni engagement au Chabet-el-Lham; dans leur marche sur Tlemcen, qui s'opéra d'abord, on l'a vu, par l'Oued-Mekerra, les Espagnols n'eurent même pas à franchir le passage connu aujourd'hui sous ce nom; pas plus Marmol et Suarez que les lettres missives conservées au Gouvernement

(1) Let. cit. des 12 juillet et 3 septembre.

général ne font la moindre allusion à cet endroit. D'ailleurs, si Angulo et ses compagnons furent capturés à Tifida, il est difficile d'admettre qu'ils aient pu être battus à quarante kilomètres en arrière sur la route d'Oran. Reste à savoir d'où vient cette dénomination topographique de *Défilé de la chair* et de quelle sanglante rencontre elle conserve le souvenir. Nous avouons n'avoir pour le présent aucunes lumières là-dessus. Peut-être nous sera-t-il donné un jour de compléter sur ce point la présente note.

G. JACQUETON.

La collection des mss. de Si Hammouda

Tous les amis des lettres arabes apprendront avec peine que cette bibliothèque, sur laquelle on comptait tant pour nous fournir des ouvrages rares ou considérés comme perdus, est définitivement dispersée. Il y a peu de semaines un créancier a fait vendre le tout dans les plus déplorables conditions, sans publicité et en quelque sorte au poids du vieux papier : ainsi un plein sac a été cédé au prix de 30 francs, et le reste à l'avenant. M. de Slane estimait que cette collection comprenait 4000 volumes environ. Dans l'état où je l'ai vue, en 1886 d'abord puis en 1889, elle devait en compter environ 2000, parmi lesquels beaucoup d'exemplaires anciens et de luxe. Des 425 volumes (alors sous le coup d'une saisie) que j'ai examinés en 1886 et où figuraient plusieurs ouvrages intéressants et très rares, je n'ai, malgré mes démarches, rien pu sauver. Il faut excepter seulement un fragment de la chronique dite *Mok'tabis*, dont le savant M. Codera a fait, sur mes indications, exécuter une copie.

E. F.
